title : Notice de *L’Etourdi* de Molière.

creator : Auguste Vitu

copyeditor : Floria Benamer(Stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http ://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/moliere\_etourdi-ed-vitu/

source : Molière, *L’Etourdi ou Les Contretemps*, éd. Auguste Vitu, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1888.

created : 1888

language : fre

Note des éditeurs

$I$ En commençant aujourd’hui notre nouvelle édition du Théâtre de Molière, nous croyons devoir exposer les raisons qui nous ont déterminés à le publier en pièces séparées.

Depuis longtemps, notre réimpression des éditions originales de Molière, confiée aux soins de M. Louis Lacour, avait fait naître, chez nombre de bibliophiles, la pensée d’avoir ses pièces imprimées individuellement. Nous ne faisons donc que déférer à un désir maintes fois exprimé.

Il nous a semblé qu’une publication de ce genre, tout en étant faite avec le plus grand luxe, devait être envisagée aussi à un point de vue pratique, et nous ne l’avons pas comprise autrement qu’en volumes d’un format restreint, ne tenant pas une grande place dans la main, et qu’on pût facilement emporter sur soi. Aussi n’avons-nous pas hésité à choisir l’in-16 elzevirien, qui est le format de la *Petite Bibliothèque Artistique*, dont les pièces de Molière seront comme une annexe.

C’est encore pour obéir à l’esprit pratique qui nous guidait que nous avons décidé d’adopter l’orthographe moderne, ne conservant que certaines particularités orthographiques auxquelles, en raison de la rime, ou pour d’autres causes, il nous a semblé impossible de nous soustraire. Nous n’en avons pas moins reproduit scrupuleusement le texte des éditions originales, auquel nous avons ajouté seulement $II$ quelques jeux de scène, dans les cas où ils ont semblé indispensables à l’intelligence du texte.

Les notices et les notes qui accompagnent chaque pièce sont de M. Auguste Vitu, l’un de nos moliéristes les plus érudits, et dont la grande compétence en matière théâtrale était une raison de plus pour que nous dussions nous adresser à lui.

Nous avons joint à nos *Pièces de Molière* une nouvelle reproduction, par M. Champollion, des beaux dessins de Louis Leloir, déjà gravés par M. Flameng, et qui ont valu un si éclatant succès à l’édition in-8° de nos *Grandes Publications Artistiques.* On voit que, dans un cas comme dans l’autre, nous nous sommes adressés à un artiste d’une incontestable valeur, et il y aura, pour les amateurs, une très intéressante comparaison à faire entre la morsure énergique du premier graveur et le travail plus doux et plus caressé du second.

Bien que les *Pièces de Molière* se rattachent à la *Petite Bibliothèque Artistique*, nous n’en avons pas fait, comme pour les ouvrages de cette collection, de tirage in-8° ? Mais les personnes qui désireront avoir un exemplaire de ce format avec les nouvelles gravures pourront les joindre au tirage en grand papier du Molière publié en huit volumes dans la *Nouvelle Bibliothèque Classique*.

Nous pensons avoir ainsi présenté cette nouvelle édition dans les conditions les plus convenables au genre de la publication, et les plus propres à satisfaire, les goûts de tous les amateurs. Ce ne sera pas, en tout cas, la volonté de bien faire qui nous aura manqué.

Les Éditeurs.

Notice sur L’Etourdi

$V$ L’Etourdi est, historiquement et authentiquement le premier ouvrage de Molière. Il y a donc un intérêt sérieux à constater la date de sa première apparition, qui est fixée d’une manière certaine par le Registre de La Grange. Voici comment il s’en explique à la page 4 de son précieux journal, sous la date de 1658 « *L’Estourdy*, comedie du Sr Moliere, passa pour nouvelle à Paris, eust un grand succez, et produisit de part pour chaque acteur soixante et dix pistolles. Cette piece de theastre a esté représentée pour la première fois à Lion l’an 1655. » Rien de plus net. Cependant on a, dans ces derniers temps, essayé d’y substituer la date de 1653. C’est à un érudit trop ingénieux que nous devons ce nouvel obscurcissement d’un des points les plus clairs de la vie de Molière. Suivons bien le raisonnement de M. Loiseleur. $VI$ René Berthelot sieur du Parc épousa le 23 février i653, à Lyon, Thérèse-Marquise de Gorla, fille d’un opérateur suisse, nommé Jacques de Gorla, établi à Lyon depuis 1635. Molière et Joseph Béjart signèrent au contrat avec du Fresne, directeur de la troupe dont ils faisaient partie. Or, on suppose que Mlle du Parc dut créer à Lyon le rôle d’Hippolyte dans *L*’*Etourdi* ; donc, *L*’*Etourdi* doit avoir la même date que le mariage de Mlle du Parc. Nulle preuve n’est d’ailleurs apportée à l’appui de ce syllogisme. La date de 1655, fournie par La Grange alors que sa mémoire était toute fraîche, puisqu’il écrivait trois ans après la première représentation de *L*’*Etourdi*, demeure donc acquise à l’histoire littéraire.

Molière, devenu le directeur en titre de la troupe de du Fresne, arriva à Paris au mois d’octobre 1658 ; ses camarades et lui se donnèrent à Monsieur, Philippe d’Orléans, frère unique du roi Louis XIV, qui leur accorda l’honneur de sa protection, le titre de ses comédiens, et trois cents livres de pension pour chacun d’eux, qui ne furent jamais payées. La troupe comprenait alors dix sociétaires à part entière, savoir :

Molière, Béjart aîné (Joseph), Béjart cadet (Louis), du Parc, du Fresne, de Brie, Mlles Madeleine Béjart, du Parc, de Brie, et Hervé (Geneviève Béjart), plus un gagiste nommé Croisac, à 2 livres par jour.

La troupe joua d’abord au Louvre, dans la salle $VII$ des Gardes, aujourd’hui des Cariatides, devant le roi, le 24 octobre 1658. Elle représenta la tragédie de Nicomède, du grand Corneille, et *Le Docteur amoureux*, comédie de Le Vert, jouée pour la première fois en 1638, et qu’on attribue aujourd’hui à Molière, sans l’ombre d’une raison. Il suffirait, pour s’assurer que cette opinion est fausse, de considérer que *Le Docteur amoureux*, représenté ce jour-là devant le roi, ne fut pas rejoué devant le public pendant les années 1658 et 165o. Comment Molière aurait-il laissé dans l’oubli, s’il en eut été l’auteur, une comédie qui avait amusé le roi ? Mais voici des éclaircissements plus complets et ne laissant place à aucun doute. *Le Docteur amoureux* ne reparaît pas sur l’affiche pendant deux ans et demi ; mais le répertoire de La Grange signale à la date du 5 juin 1660 et au-delà quelques représentations d’une pièce qu’il désigne tantôt par abréviation *Le Docteur péd.*, tantôt en entier *Le Docteur pédant*. Si le titre de *Docteur pédant* pouvait s’appliquer au *Docteur amoureux* de Le Vert, la question serait jugée. Or, il s’y applique on ne peut plus juste. Fabrice, le docteur amoureux, n’est qu’un personnage épisodique dans la comédie de Le Vert, et donne néanmoins son nom à la pièce parce que, c’est Le Vert qui nous en instruit, le personnage de Fabrice attirait la foule à l’Hôtel de Bourgogne toutes les fois qu’il y paraissait. C’est le type du docteur de la comédie italienne, bavard, ridicule et pédant, qui emploie ci tort et à $VIII$ travers des mots grecs et latins francisés, et qui finit par se faire chasser en qualifiant de vieux microcosme le père de celle qu’il poursuivait de son grotesque amour. Dans la préface qui précède la première édition du *Docteur amoureux* (Paris, Augustin Courbé, in-4°, 30 mai 1638, privilège du 28 février précédent), Le Vert nous apprend que sa pièce, en sa nouveauté, « avoit contenté la Cour ». Dès lors nous devinons sans peine pourquoi Molière, admis à jouer pour la première fois devant le roi Louis XIV, inscrivit sur son programme une petite pièce qui avait réussi vingt ans auparavant devant le roi Louis XIII.

Cette digression n’était pas inutile, puisqu’elle règle la question du *Docteur amoureux* et décharge les éditeurs de Molière de tout scrupule de conscience à cet égard. Le plaisant, c’est que le *Dictionnaire portatif des théâtres*, de Léris, qui ne doute de rien, enregistre gravement : « *Le Docteur Pédant*, petite farce de Molière, représentée le avril 1639, et qui n’est pas imprimée. » Je le crois sans peine. Au mois d’avril 1630, Molière, âgé de dix-sept ans et trois mots, était encore assis sur les bancs du collège.

Quoi qu’il en soit, la représentation du 24 octobre 1658 paraît avoir conquis à la troupe de Monsieur le suffrage du roi : car il lui fut sur-le-champ permis de s’établir au Petit-Bourbon, c’est-à-dire au palais de Bourbon, qui, jouxtant le Louvre, occupait l’emplacement $IX$ actuel du jardin de l’Infante jusqu’à la rue du Louvre. A ce moment, Molière et les Béjart logeaient au quai de l’Ecole, dans une maison, depuis longtemps démolie, qui s’ouvrait par derrière sur le cloître Saint-Germain-l’Auxerrois.

Ils trouvèrent établie à la salle du Petit-Bourbon une troupe de comédiens italiens, qui jouait deux fois par semaine, les mardis et vendredis. Molière et ses camarades donnèrent 1,500 livres aux Italiens pour jouer les jours extraordinaires, c’est-à-dire les lundis, mercredis, jeudis et samedis. Ils commencèrent leurs représentations publiques le 3 novembre 1658. La première nouveauté qu’ils présentèrent aux Parisiens, probablement le jour même de l’ouverture, fut *L’Etourdi*, dont le succès fut très grand. Les dix sociétaires se partagèrent 700 pistoles, équivalant ci une quinzaine de mille francs de notre monnaie ce qui leur fit à chacun une part de 1,500 francs pour une campagne d’environ cinq mois, du 24 octobre 1658 jusqu’en mars 1659, époque de la clôture annuelle, un mois avant Pâques.

Le répertoire de La Grange conserve les traces du succès de vogue obtenu par *L’Etourdi*. Le roi le fit représenter devant lui au Louvre le samedi soir 11 mai 1659. Béjart l’aîné, chargé du rôle de Lélie, et qui Payait déjà joué dans l’après-midi devant le public, tomba malade pendant la représentation du Louvre, et n’acheva son rôle qu’avec peine. Il ne s’en releva pas, et mourut le 25 mai 1659, âgé de trente-sept $X$ ans, dans la maison du quai de l’École, Chose étrange, le créateur de Lélie de *L*’*Etourdi* et d’Eraste du *Dépit amoureux* était bègue. Il existe aux minutes de Me Carre, notaire à Paris, un acte authentique par lequel un médecin de province s’engageait envers Mme Béjart la mère à guérir son fils de son infirmité ; on voit qu’il n y réussit pas.

Tout le monde sait que l’Etourdi, que Molière écrivit à l’âge de ‘trente-trois ans, est une imitation de la comédie italienne de Nicolas Barbieri dit Beltramo, intitulée l’Inavvertito, imprimée en 1629. Cette pièce est demeurée longtemps au théâtre ; les comédiens italiens de Paris la représentaient encore au commencement du présent siècle. En voici le résumé. Fulvio, fils de Pantalon, est amoureux de la belle esclave Turqueta. Scapin, son valet, imagine mille tours pour enlever Turqueta à son maître Arlequin, marchand d’esclaves ; mais Fulvio déjoue toutes ses combinaisons, qu’il ne devine jamais. A la fin, Scapin se jette aux pieds de Pantalon, lui dit que son fils est mort s’il ne lui achète Turqueta, il fléchit le vieillard, et appelle son jeune maître, qui, craignant de gâter encore une fois ses affaires, s’enfuit à toutes jambes Scapin le ramène malgré lui pour la signature du contrat. Excellent trait que Molière a négligé, ou plutôt qu’il a transposé, car c’est son Mascarille qui prend la fuite à la fin au second acte, dans son dépit des perpétuels « impairs » commis par son maître.

$XI$ L'idée principale de *L’Inavvertito* fut traitée presque en même temps par Molière dans *L’Etourdi* et par Philippe Quinault dans *L’Amant indiscret*. Aucun document positif ne permet d’établir l’antériorité, de l’un ou de l’autre. On assure communément que la pièce de Quinault fut représentée à l’Hôtel de Bourgogne en 1654, et ne fut imprimée pour la première fois que deux années plus tard, sous le titre de *L’Amant indiscret, ou le Maistre Estourdy* comédie en cinq actes en vers, dédiée au duc de La Valette, Paris, chez Toussaint Quinei, 1656, in-12. Cette indication du catalogue de Soleinne est fort sujette à caution ; M. Victor Fournel, qui, a réimprimé la pièce de Quinault dans ses *Contemporains de Molière*, ne connaît pas d’autre édition que celle de 1664, à Rouen, chez Guillaume de Luynes.

En tout ; cas, la pièce de. Molière fut jouée avant la publication de celle de Quinault, ci, selon toute vraisemblance, dut la précéder à l’impression, car l’édition originale de *L’Etourdi* fut donnée par Gabriel Quinet et Claude Barbin, qui la dédièrent à messire Armand-Jean de Riantz, Paris, 1663, in-12, en vertu d’un privilège du 31 mai 1660, accordé « au sieur Molier »

Du reste, les deux pièces ne se ressemblent que par l’idée première, empruntée par toutes deux à *L’Inavvertito*. Elles se séparent qu’contraire par des différences profondes, qui répondent à l’originalité personnelle du génie de Molière et du talent de Quinault. La $XII$ pièce de celui-ci est toute parisienne et tout actuelle ; la belle, qu’adore Cléandre ; l’amant indiscret, arrive par le coche d’eau, et les cabaretiers célèbres de l’Épée-Royale et de la Tête-Noiree se disputent l'honneur de loger les différents personnages, ce qui fournit des détails des mœurs devenus archéologiques, et, par conséquent fort curieux.

Molière, au contraire, travaille d’après l’antiquité classique ; ses personnages offrent l’aspect de types généraux, selon la comédie latine de Plaute et de Térence, avec ses fils de famille épris de belles esclaves qu’ils achètent à l’enchère. C’est le lieu de remarquer que nulle comédie de ce grand homme ne renferme le plus petit détail de topographie ni de description locale. On n’y rencontre jamais de ces peintures parisiennes auxquelles se complaisait le grand Corneille lui-même dans *La Galerie du Palais*, par exemple, et dans *Le Menteur*. Cela s’explique pour des pièces composées en province, comme *L’Etourdi* et *Le Dépit amoureux*, par un homme qui avait quitté Paris depuis dix ans. Lorsqu’il y revint ensuite, le pli était pris. J’ajoute que la nature même, de son génie, avide de hautes conceptions et de généralisations psychologiques, planait avec une majestueuse indifférence au-dessus des menus détails qui donnent tant de prix à des œuvres secondaires, en même temps qu’ils les condamnent à un rapide oubli.

Le *Beltramo* n’est pas le seul, auteur italien que Molière ait mis à contribution pour la composition $XIII$ de *L’Etourdi* ; les reproches que Mascarille adresse à son maître (acte IV, scène IV) :

                              ...Chacun a pu le voir,

A table, où Trufaldin l'oblige de se seoir,

Vous n’avez toujours fait qu’avoir les yeux sur elle, etc.,

sont littéralement traduits de l’*Angelica*, de Fabrizio de Fornaris, surnommé le capitaine Crocodile : « Tu non stai mai appresso ad Angelica… a tavola stai come stupido a contemplarla », etc.

On a beaucoup épilogué sur le titre. Lélie est plutôt irréfléchi qu’étourdi, et tout le monde est.d’accord que Mascarille ne devrait accuser que lui-même si Lélie déjoue des combinaisons dont on ne l’avait pas averti ; l’*inavvertito* italien, est d’une nuance plus juste.

De fait, Lélie n’est pas plus étourdi que le Cléandre de Quinault n’est indiscret ; ils sont plutôt inavertis, j’en conviens ; il faut ajouter qu’ils ne sont pas non plus très malins, et qu'une seule mésaventure devrait suffire pour les mettre sur leurs gardes.

Et cependant, malgré le peu de nouveauté du fond, les défauts de l’intrigue et quelque négligence de style, la comédie de Molière est écrite d’une verve si franche, dans une langue si colorée et si primesautière, qu’elle garde l’immortelle fraîcheur des toiles pieusement conservées dans l’ombre des musées. La dernière reprise de *L’Etourdi*, à la Comédie-Française, le 23 octobre 1871, fût un triomphe éclatant pour la verve intarissable de M. Coquelin aîné, sous la casaque $XIV$ de Mascarille, et pour M. Delaunay, le plus jeune et le plus élégant spirituellement étourdi des Lélies.

On ne saurait établir avec certitude les noms des comédiens qui créèrent *L’Etourdi* à Lyon en 1655. On éprouve même, pour retrouver la distribution des rôles à Paris en 1658, une difficulté particulière : c’est que *L’Etourdi* comporte neuf rôles d’hommes, et qu’il n’y avait que sept comédiens dans la troupe, six -sociétaires et un gagiste, d’où cette conséquence nécessaire que l’un d’eux tenait trois rôles à lui tout seul. Ce sont, très probablement, ceux d’Andrès, d’Ergasic et du courrier, qui ne se rencontrent jamais ensemble, et qui ont dû naturellement échoir au gagiste Croisac. Il ne reste plus qu'à répartir les rôles des six sociétaires, et l’on peut s’arrêter comme très vraisemblable à la distribution suivante :

|  |  |
| --- | --- |
| Lélie. | Béjart aîné. |
| Mascarille. | Molière. |
| Anselme. | L. Béjart. |
| Trufaldin. | De Brie. |
| Pandolfe. | Du Parc. |
| Léandre. | Du Fresne. |
| Andrès.  Ergaste.  Un Courrier | Croisac |
| Célie. | Mlle De Brie. |
| Hippolyte. | Mlle Du Parc. |

On a voulu contester l’attribution des rôles de jeunes premiers à Béjart aîné ; c’est aller contre l’évidence ; on sait par les documents contemporains qu’il $XV$ créa le rôle d’Eraste du *Dépit amoureux*; le Regisite de La Grange n’est pas moins explicite pour celui de Lélie ; à propos de la maladie de Béjart à la représentation du Louvre, « M. Béjard, dit-il, tomba malade et acheva son rôle de l’Estourdy avec payne ». Voilà qui est précis, son rôle de l'Etourdi, et non pas son rôle dans *L'Etourdi*. La nuance est significative.

Ce fut La Grange, ce modèle des premiers amoureux, qui remplaça Joseph Béjart dans ce genre de rôles.

Auguste Vitu.